



Ma mère dans les années 1950

Maurice Roche, Edouard Glissant et de mon père, Frédéric de Towarnicki¹.

Chapitre 3

Une jeunesse d'après-guerre

Dans ce chapitre, ma mère parle de ses années de jeunesse, une période s'étalant entre la Libération et ma naissance en 1957. A travers ses allées et venues entre Nice et Paris, sa vie d'étudiante, puis de femme mariée, on voit revivre l'atmosphère de la France de l'après-guerre, entre l'atroce révélation des camps de la mort et la joie d'avoir retrouvé la liberté.

Avec les pages consacrées à Jacques Cotta, ancien maire socialiste de Nice, c'est aussi toute une époque de la vie politique française, marquée par l'opposition entre PCF, SFIO et MRP, qui ressurgit devant nos yeux.

Le texte se termine par une évocation de l'effervescence intellectuelle et artistique du Saint Germain-des-Près des années 1950, où émergent les figures de Henri Pichette,

De la libération à la fin de la guerre

A l'arrivée des américains, j'étais à Beausoleil. Je n'ai donc pas vécu une « grande » Libération. Mais celle de Beausoleil, comme du moindre village, a tout de même été une splendeur.

Après quelques heures de véritable sidération, tout le monde est descendu dans la rue. On s'embrassait sans se connaître, dans une atmosphère d'effervescence. Les rues ont été houleuses et gaies jusque très tard dans la nuit. C'était l'été, il faisait beau, et LES NAZIS N'ÉTAIENT PLUS LÀ.



Les Américains à Nice



Les Américains distribuent des friandises aux enfants

Après avoir libéré Nice et Monte-Carlo les, Américains se sont mis au coin des rues pour distribuer du corned-beef, du chocolat, des cigarettes, des bas en nylon, etc., à la foule. Ils faisaient notre bonheur, ils le savaient et ils en étaient eux-mêmes heureux. Après quatre ans de torture ! Quoiqu'ils fassent, les Américains seront toujours, pour moi, les LIBÉRATEURS.

¹ Le lecteur n'oubliera pas qu'elle s'adresse à moi en parlant. Le « tu » qu'elle utilise parfois me désigne donc. Par contre, les commentaires des photos sont écrits par moi.



Une femme tondu à la Libération

Immédiatement après la Libération, est arrivée une période agitée et violente, qui a commencé de manière spontanée et populaire : l'épuration. En 1948, la commission d'épuration avait acquis une forme judiciaire, mais pas en 1944. Il y a même eu des exécutions sommaires, mais je n'en ai pas été témoin. Par contre, j'ai assisté à quelque chose d'indigne : des foules entières promenaient des femmes qui avaient eu des relations avec les Allemands. On les amenait en place publique, et on les rasait à la joie générale. Elles mourraient de peur, et c'est un miracle qu'il n'y ait pas eu de lynchage. Je suis partie parce que cela m'a écoeurée. Tous les spectacles qui rabaisent l'homme, comme la pornographie, ou la corrida, qui fait appel aux sentiments de cruauté de la foule, me mettent en colère et me dégoûtent.

Nous sommes retournés à Nice dans les premiers jours de septembre 1944. Il n'y avait que des trous dans la communauté juive qui, avant guerre, était si nombreuse, et si soudée. On essayait de trouver les gens qui n'étaient pas chez eux. On espérait qu'ils reviennent de l'endroit où ils s'étaient cachés. On attendait

On n'a pas su tout de suite la vérité pour les camps de concentration. Pendant l'hiver 1944 à Nice, on parlait encore du retour de déportation de Sauveur, de Tildi, de Janine. Mais en fait ceux dont on n'a pas eu de nouvelles immédiatement n'en ont jamais donné. Ils avaient été assassinés. J'avais un camarade, André Sils, qui avait tenu la traîne de ma tante Maya à son mariage, et qui a été déporté avec toute sa famille. Et combien d'autres parmi les Cassin, les Dana, les Dahlsen...



Des prisonniers de retour des camps

L'oncle Sam s'était réfugié à Toulouse avec sa famille pendant la guerre. Quand ils sont revenus à Nice, sa femme Renée (qui était aussi la sœur de ton grand-père) était morte d'un cancer. Mais leur fils Albert avait rencontré une jeune fille, Françoise Aaron, et ils avaient eu en 1944 une petite fille, Michèle.

Nous voilà donc tous, ceux qui restent : Bon-papa Paris, Mémé, Tantine, Bon-papa Nice et Mamie Nice. La maison familiale du Parc Impérial était devenue très triste. Mamie Nice passait son temps à repasser, dépendre et rependre et les vêtements de Tildi, de Sauveur et de Janine en pleurant, à tel point qu'on a fini par les lui enlever. Bon-papa Nice lisait toujours le même journal du jour de l'arrestation de Sauveur comme pour voir s'il allait y trouver de nouvelles informations sur son fils. Il racontait qu'il avait vu un jour dans l'encadrement de la salle à Manger sa fille Tildi, d'une taille anormale, et qui lui criait : « *Papa !!* » C'était sûrement vrai.



Mon grand-père Léon Hatem

Bon-papa Paris était retourné à Paris dès l'automne pour recommencer à travailler et gagner un peu d'argent et nous l'envoyer. Il a passé l'hiver 1944-1945 dans un hôtel. Il nous écrivait des lettres où il nous disait à quel point il souffrait du froid et des pénuries. Il était allé en Auvergne et avait acheté des jambons qu'il avait ramenés à Nice. Une orgie de jambon pendant trois jours !

Ma mère ma sœur et moi, nous avons vécu à Nice jusqu'à mai 1945, car il y avait une crise du logement insurmontable à Paris. Notre appartement de la rue Caulaincourt avait été occupé par une autre famille et nous ne savions pas où habiter. Je ne me suis pas tout de suite inscrite au centre universitaire Méditerranée, et je m'occupais plus de mes affaires d'amour que de mes études.

Les choses ne se pas tout de suite revenues à la normale. Il y a eu encore assez longtemps des pénuries. On cherchait de tout. Les tissus, les bas nylons étaient rares. On faisait des robes blanches taillées dans une sorte de plastique : des toiles de parachute. Ce n'était pas joli, mais c'était de la soie. Et c'était neuf.

Dans les gouvernements de l'époque, le ministère le plus important était celui du ravitaillement. Dans les journaux, on parlait de « la bataille du sucre » et de la « bataille des petits pains ». Dans Il y avait un slogan, magnifique de simplicité, a qui contribué au relèvement de la France : « *Ça va déjà mieux ; retroussons nos manches, ça ira encore mieux* ». C'était très important, car cela participait à l'élan général de reconstruction.

Il a eu aussi le plan Marshall, que personne ne veut plus aujourd'hui reconnaître. Les Américains nous ont inondés d'équipements. Douze ans plus tard, à ta naissance, tu étais encore enveloppé dans des couvertures américaines.

Le retour à Paris et les camps de la Mort

Nous sommes finalement rentrées à Paris en mai 1945. J'ai quitté Nice avec beaucoup de chagrin, car je ne voulais pas me séparer de Pierre Joselet. Nous avons rejoint Bon-papa qui avait récupéré son bureau, au 29, rue Bleue, mais pas encore l'appartement du 46, rue Caulaincourt occupé par une autre famille, les Campbell. Nous ne l'avons réintégré qu'en 1947, après avoir fait un procès contre eux. Après le procès, ils sont d'ailleurs restés nos voisins et sont même devenus des amis.

En rentrant à Paris, s'on s'était d'abord installés dans le quartier de la porte d'Auteuil, avenue Mozart, avec la famille Gaudette. Lui était présentateur télé, et avait une belle voix. Elle était une bonne pianiste. Puis, nous sommes allés habiter dans un rez-de-chaussée, rue de l'Université.



L'appartement familial, rue Caulaincourt



**Retrouvailles familiales,
de retour des camps**

Après la capitulation de mai 1945, J'allais avec mon amie Reina recevoir les prisonniers à la gare de l'est : café, chocolat, vêtements chauds. Un jour, nous attendions sur le quai. Descend alors un prisonnier en bien triste état. Il me prend la main et me la baise en me disant : « *Vous êtes la première femme que je touche depuis 5 ans* ». Je m'en suis souvenue toute ma vie. Lui aussi, peut-être.

Les prisonniers avaient le typhus. Je ne l'ai pas attrapé, mais Reina en a été très malade et sa mère aussi.

Nous allions tous les jours devant l'hôtel Lutetia où il y avait des tableaux, ressemblant à des panneaux électoraux, avec des listes écrites à la main. On allait voir les noms de ceux qui rentraient des camps. On cherchait si Sauveur, Ernest, Janine et Tildi étaient parmi eux. Mais, au bout de 5 jours, on a commencé à s'étonner un peu : « *Il n'y a pas de noms juifs, il ne rentre pas de Juifs, il ne rentre jamais de Juifs.* ». On était inquiets, mais on se disait qu'ils avaient été libérés par les Russes et qu'ils étaient bloqués en Russie. Bonne maman surtout s'est longtemps cramponnée à cet espoir.

Au début de 1945, quelques camps avaient déjà été libérés par les Américains. Pour l'un d'eux le commandant avait réquisitionné tous les habitants du village voisin, en les forçant à s'habiller de leurs meilleurs vêtements, pour creuser les tombes. Cette histoire circulait partout. Mais on n'a commencé à vraiment savoir ce qui s'était passé dans les camps d'extermination que plusieurs semaines après la fin de la guerre. On a compris peu à peu, quand les prisonniers de guerre sont arrivés, puis les prisonniers politiques. Et surtout, quand, en octobre 1945, il y a eu une grande exposition à la mairie de Paris sur les camps d'extermination.

Mais, même à ce moment, la conscience que les déportés de notre propre famille étaient morts n'est pas venue tout d'un coup. On l'a caché à Mamie Nice. On lui racontait toujours qu'on allait avoir des nouvelles. On a vraiment réalisé ce qui s'était passé pour eux quand ma tante Sarah nous en a parlé à son retour d'Auschwitz. Elle avait été libérée par les Russes et est revenue bien après la capitulation allemande. Elle pesait 25 kilos. Les Russes l'avaient soigné relativement bien, mais ils n'avaient même pas de nourriture et de médicaments pour eux-mêmes. Beaucoup de déportés Juifs sont ainsi morts pendant le rapatriement, car ils étaient trop affaiblis. Mais si on leur donnait trop vite beaucoup à manger, cela pouvait les tuer.



**Ma grand-tante Sarah,
rescapée des camps de la
mort**

Nous n'avons pas vraiment eu à justifier nos faux papiers, car les juges avaient l'esprit large par rapport à la législation de Vichy. A la Libération, on avait dit que toutes les personnes qui avaient des papiers falsifiés devaient venir à leur mairie pour reprendre leur identité. Je suis alors allée à la mairie du 7^{ème} avec nos cartes. Le juge de paix m'a dit sur un ton sévère : « *Qu'est-ce qui a fait ça ?* ». J'avais très peur et j'ai dit : « *C'est ma mère* ». Alors le juge : « *Eh bien, mademoiselle, vous direz à madame votre mère que si nous avons travaillé comme elle dans la Résistance, nous aurions tous été arrêtés* ».



**Une cave de Saint Germain-des-Près
à la fin des années 1940**

danser. De vivre. Il n'y a qu'à voir la production littéraire : tant de grands écrivains du XXème siècle se sont révélés à la Libération !

Jamais je n'arriverai à rendre cette effervescence journalière, diurne, nocturne, profonde joyeuse qui agitait toute la jeunesse. C'est une grande chance de l'avoir vécue

J'avais alors une double personnalité, selon que je me trouvais à Paris ou à Nice.

La partie niçoise de ma jeunesse

Une partie de ma vie se passait à Nice. J'y allais soit pour quelques jours, soit pour des séjours plus longs l'été. Je m'y rendais pour voir mon futur mari, Pierre, et parce que la Mairie de Nice voulait réquisitionner notre appartement là-bas.

Nous avons en effet conservé l'appartement du 5^{ème} étage au 4, Boulevard du Parc Impérial qu'on avait habité pendant la guerre. C'était un avantage, car il y avait une crise du logement terrible. Le logement était vide, et quand on recevait l'acte de réquisition, je venais l'habiter. Les employés municipaux arrivaient, je leur ouvrais et je disais : « *J'ai réintégré l'appartement* » (car il était loué à mon nom), et ils s'en allaient. A la fin, j'ai reçu une citation à comparaître en correctionnelle pour le délit d'« échec à réquisition ». J'ai été défendue par Roland Dana, qui était devenu avocat, et j'ai été relaxée car le délit d'échec à réquisition n'existe pas. C'était l'employé de mairie qui avait inventé ça.



**Ma mère, jeune femme dans le Nice
de l'après-guerre**

On a bien fait car on a pu ainsi prêter l'appartement au frère de Bon-papa Nice, David, qui était tombé ans une déche noire avec sa femme Régine. J'ai alors habité chez Bon-papa et Mamie Nice quand j'allais à Nice. Ou bien chez ma cousine Linette. Ou bien chez ma tante Maya qui avait un appartement superbe au coin du boulevard Dubouchage et de l'avenue de la Victoire.



La troupe de théâtre dont faisait partie ma mère à Nice au début de la guerre

A Nice, la vie d'avant avait repris, mais avec une mentalité différente, moins scolaire, moins familiale, plus individualiste. Je vivais un peu au jour le jour compte tenu des événements historiques que nous traversions. J'avais plusieurs groupes d'amis, qui cherchaient tous à s'amuser, mais chacun à sa façon.

Le premier était constitué des deux frères Roquebrune, Pierre Joselet, Onelio Bettati, Georges de Monceau, Françoise Mairet. *J'avais fait du théâtre avec certains d'entre eux au début de la guerre.*

Mais cette bande s'est défilée à cause d'un mariage raté entre une fille et un garçon du groupe. Ils avaient tous préparé, mais les parents du fiancé, qui ne voulaient pas de ce mariage, sont arrivés, l'ont pratiquement kidnappé le jour du mariage et l'ont envoyé à Lyon.

J'avais un autre groupe d'amis, plus intellectuels, où l'on trouvait Frédéric Towarnicki, ton futur père, Jacques Rastier, un garçon prometteur mais qui est mort très jeune, Georges Walter, André Brincourt qui vivait déjà avec Jeanne Brincourt et qui avait un salon littéraire, Alain Resnais et Anatole Dauman.



Les vieux amis de Nice dans les années 1980 : de gauche à droite, Georges Walter, ma mère, André Brincourt, mon père Frédéric

Jacques Cotta et la mairie de Nice



Un dessin de Pierre Joselet

La troisième bande d'amis, la plus importante pour moi à l'époque, gravitait autour du journal *Nice Matin*. Mon fiancé Pierre Joselet était rentré comme dessinateur dans ce journal. Il y faisait une série de bandes dessinées intitulées « Le crime ne paie pas » (ce qui, dans le cas du dessinateur, était hélas, exact).

Il y avait beaucoup d'anciens résistants à *Nice Matin* : Jacques Cotta, Pierre Reboul, Guy Riffé, Roger Bouzinac, qui ensuite dans les années 1970 est devenu quelqu'un d'important dans la presse française. On trouvait aussi Jean

Favre, maire de la Turbie, Paul Tardiveau, maire de Sospel, et Ivaldi, maire d'Isola. Isola qui n'était pas à l'époque la station de sports d'hiver qu'elle est devenue par la suite, mais un petit village de montagne des Alpes-Maritimes.



Jacques Cotta

Jacques Cotta était avocat. Un avocat génial, supérieur à tous ceux de sa génération dans la dialectique de ses plaidoiries, ainsi que pour sa puissance émotionnelle. Il disait : « *Quand je plaide aux assises, j'attends qu'il y ait au moins quatre jurés qui pleurent avant de m'arrêter.* »

Ma cousine Linette avait une liaison avec Jacques Cotta qu'elle a ensuite épousé. Sa maison était devenue un pôle d'attraction pour lui. Elle donnait des diners magnifiques avec les amis de *Nice-Matin* et les clients de Jacques.

Le groupe de *Nice-Matin* animait la vie politique niçoise, au point que Jacques Cotta, qui en était le centre, est devenu le maire de Nice. Tout de suite après la Libération, le maire de Nice était un communiste, Virgile Barrel. Pendant la campagne suivante, gagnée par Jacques, nous avons inventé un slogan contre Barrel, dont le suppléant s'appelait Sénèque : « *Virgile et Sénèque, deux hommes jeunes aux idées jeunes* ». A cette époque les gens faisaient leurs Humanités, tout le monde comprenait et riait....

Il y avait alors trois grands groupes politiques en France., qu'on appelait LES TROIS GRANDS. L'un était de centre droit : le MRP, dirigé par Georges Bidault. Le second était la SFIO, socialiste, dirigée par Léon Blum de retour d'internement. Le troisième était le Parti communiste français (PCF) dirigé par Maurice Thorez et Jacques Duclos.

A Nice, la vie politique s'organisait en un combat politique entre les socialistes et les communistes. Le personnage local important de la SFIO était Gaston Defferre, qui conférait souvent avec Jacques Cotta. C'était le quasi-sosie de Charpin, l'acteur qui jouait Panisse dans la *Trilogie* de Pagnol.

Jacques Cotta a été très populaire aux débuts de son mandat. Puis il a eu deux surnoms. Le premier, gentiment moqueur, était « l'avocat Trulou », car il était un peu un faiseur ; et le second, « Jacquou Barragna », dont il aurait du se méfier.

Il devait ce dernier surnom à la mauvaise idée, très impopulaire, qu'il avait eu de mettre des barrages avec des postes de perception à l'entrée du périmètre du carnaval.

Le Carnaval à Nice, c'était le Roi. On n'entrait pas dans le périmètre de Carnaval en vêtements civils. Il fallait être déguisé ou mettre un masque et une espèce de Djelaba, le Domino.

Mais les barrières payantes, c'était un crime de lèse-majesté, et Jacques a peut être perdu par la suite les élections législatives à cause de ça.



Affiche du Carnaval de Nice



Le théâtre de verdure à Nice

Jacques a été un très bon maire. Il a fait beaucoup pour la ville de Nice en stimulant la vie culturelle et intellectuelle. Il a rénové l'opéra. Il a fait construire le théâtre de verdure. Certains concerts y ont été dirigés par les plus grands chefs et quelques-uns par deux petits prodiges de dix ans, Pierino Gamba et Roberto Benzi.

Dans le groupe des amis de Jacques Cotta, outre ceux de Nice-Matin que j'ai déjà cités, il y avait Bob Raymond, un commissaire de police, Georges Demonceau, Georges Linguglia, Pascal Bianchi, Raymond Santucci, Marcel Cuinat que j'ai retrouvé plus tard à Paris. Il y avait aussi Manu Saada, qui avait ce que j'appellerai un « brillant de vie », et était directeur du casino municipal de Nice.

Cette période entre 1947 et 1950 a été vraiment glorieuse pour moi. J'étais intégrée dans ce groupe de gens intelligents et simples. J'étais très heureuse. Je n'étais pas encore avocate. J'allais me marier avec Pierre Joselet qui n'avait pas repris ses études de droit, interrompues à la fin de la guerre. Il était conseiller municipal dans l'équipe de Jacques Cotta.



Le casino municipal de Nice

Pierre avait du talent et le sens de l'organisation. Il était socialiste, mais avec le comportement et les structures mentales d'un chrétien. Il avait créé

à la mairie de Nice une sorte de mini-ministère de la culture : spectacles de qualité pour l'opéra de Nice, solistes de haut niveau à l'opéra et au Casino (Louis Armstrong, Sydney Bechet, Horowitz...). Il avait organisé une saison entière avec le chef d'orchestre André Cluytens qui était mondialement célèbre et qui est mort assez jeune. André Cluytens avait de l'amitié pour Pierre Joselet, qui lui rendait une admiration mêlée d'ironie, parce qu'il trouvait que ce grand chef n'avait aucune éloquence malgré son talent musical.



André Cluytens

Pierre avait aussi remis en place tout le corps de ballet de l'opéra et cela me plaisait moins à cause des jolies danseuses, et notamment d'un joli petit sujet qui est devenue ensuite danseuse étoile de l'opéra de Lyon.

En 1950, Jacques Cotta, qui n'était plus maire, a voulu être élu député. Mais il a été battu, et tous les ennuis qui l'ont accablé ensuite viennent de là, car il avait beaucoup emprunté pour sa campagne.

Vie d'étudiante à Paris



Carte d'étudiante
de ma mère

Entre 1945 et 1949, c'est en fait à Paris que j'ai passé la majeure partie de mon temps. J'y ai repris mes études en seconde année de droit en octobre 1946. Je me rappelle avoir suivi des cours passionnants, comme celui de droit criminel de Monsieur Hugonnet.

J'avais obtenu à la même époque un poste d'attachée au parquet. On avait alors institué un tribunal spécial pour juger des crimes et délits de collaboration : la Cour de justice. C'était une section du tribunal spécialisée dans la répression des crimes et délits de collaboration. J'y ai travaillé plus d'un an.

J'avais un camarade, Jacques Moutier, champion olympique de natation. Nous

allions nous baigner au bassin des bains royaux, devant le Louvre, alimentée par l'eau de Seine, ou dans la piscine Deligny, en face de la chambre des députés, alimentée par de l'eau de ville et beaucoup plus propre. Mais un jour, Jacques s'est aperçu que je ne savais pas nager le crawl, et il n'a pas pu surmonter une telle déception.



La piscine Deligny

Dans l'atmosphère d'après la Libération, il y avait quelque chose d'insolite qui duré jusqu'à la crise de Suez, en 1956. L'antisémitisme s'était transformé en philosémitisme. Le fait d'être juif ouvrait les portes, les gens étaient presque déférents. C'était à qui avait caché des Juifs, sauvé des Juifs, et surtout c'étaient une grande complicité et une grande admiration pour les campagnes de libération de la Palestine qui étaient menées par la Hagana et l'Irgoun.

Cette aube légère a duré ce que durent les aubes....

Saint Germain-des-Près, premier acte



La Rose rouge

A Paris, j'avais une vie d'étudiante. Ce n'est que plus tard, à partir de 1954, que j'ai vraiment vécu de l'intérieur l'explosion de la vie littéraire à Saint Germain des Près qui avait commencé en 1945. Mais tout de même, à la fin des années 1940, je fréquentais déjà ce quartier, ses cafés, ses cabarets comme *la Rose Rouge*.

La Rose Rouge s'est ouverte juste après la Libération, rue de Rennes, à côté de ce qui est aujourd'hui le cinéma Cosmos. C'est là qu'ont débuté les frères Jacques, Juliette Greco qui avait encore son nez, Yves Robert qui disait des textes de Raymond Queneau ou de Robert Desnos.



Nicolas Papatakis

La Rose Rouge avait été fondée et était dirigée par Nicolas Papatakis, que je connaissais depuis longtemps. Avant la guerre, il y avait à Nice un jeune homme, beau comme une statue antique, brun, cheveux ondulés et yeux verts. Toutes les jeunes filles l'avaient repéré de loin et surnommé *l'Ethiopien*. Je ne l'ai jamais approché, mais, comme toutes les autres filles, j'étais éprise de lui. C'était Nicolas Papatakis.

Je fréquentais aussi des endroits comme *le Lorientais*, *le Tabou*, des cabarets qui étaient installés dans des caves et où l'on dansait. Il y avait deux grands orchestres rivaux, celui de Claude Bolling et celui de Claude Luther. Je voyais beaucoup Violante qui habitait 214 bld Saint Germain, dans un appartement très petit et toujours rempli d'amis où l'on montait par un escalier dérobé. Il appartenait à sa tante Emma qui était genevoise comme sa mère.

Avec Violante, je hantais beaucoup le quartier de Saint Germain-des-Près, mais je m'y trouvais mal à l'aise, car je n'avais pas la vivacité d'esprit de ces gens qui lisaient et discutaient tout le temps, et qui étaient une véritable pépinière d'écrivains et d'auteurs.

Les vieux copains et la famille

A part la bande des intellos de Saint Germain, je fréquentais mes vieux amis d'avant-guerre avec lesquels j'étais davantage de plain-pied.

Il y avait les Arditti, qui étaient très introduits dans le milieu culturel juif : acteurs, poètes, musiciens. Grâce à eux, j'avais ainsi rencontré un certain Marcel Mangel, qui est devenu ... Marcel Marceau. Il avait déjà une grande conscience de son talent, mais à l'époque, il était le seul. Cette fréquentation des milieux culturels a servi à Eliane Arditti, qui est finalement devenue technicienne d'effets spéciaux cinématographiques. Elle a facilement trouvé du travail et a bien gagné sa vie.

Mais ma bande de copains préférée gravitait autour des Braun. Nous étions quatre : Pierre Braun – qui était revenu sans une égratignure de la guerre, qu'il avait faite comme démineur -, sa sœur Nicole, Raymond – un camarade de Pierre – et moi. Nous n'avions pas besoin de nous en mettre plein la vue et nous nous aimions.

Il y avait encore des parfums de la vie d'avant 1939 et même d'avant 1914. Nous allions déjeuner les samedis et dimanches d'été dans les guinguettes autour de Verneuil et Vernouillet. Nous mangions de la friture, puis nous allions nous baigner dans la Seine, ou bien dans la Marne. Nous allions aussi danser aux bals du 14 juillet. Je me souviens qu'en 1946, nous avons marché toute la nuit de la porte d'Auteuil à Montmartre en nous arrêtant danser à chaque carrefour ! Nous sommes arrivés, épuisés et joyeux, à l'aube place du Tertre. Chez nous quoi ! Puis Nicole Braun s'est mariée avec Raymond et nous ne sommes plus allés danser sur les bords de la Marne ni ailleurs.



**Pierre et Nicole Braun
autour de leur maman**

Je fréquentais aussi les gens de ma famille, car, à l'époque, les familles étaient encore très unies. Je voyais beaucoup la fille d'une cousine germaine de ma mère Fanny, la jolie Loulette, qui était une si bonne pianiste. Nous avons retrouvé aussi une cousine de Bon-papa, Claire Lévy. Elle était veuve et avait élevé seule un fils charmant : mon cousin Robert qui vivait avec elle.



Le manteau, de Gogol

Robert Lévy était très courtois et il était amoureux de moi, qualité assez rare. Mais il n'avait pas fait d'études et n'avait pas le vernis d'un intellectuel. Alors, je le méprisais un peu, comme une idiote, car je ne voyais à l'époque que par les diplômes et les discours brillants.

Il a eu sur ma vie une influence plus grande que beaucoup d'intellectuels auxquels j'ai été confrontée. Un jour il m'a apporté un livre en me disant : « *Lis ce truc-là, c'est formidable.* » J'ai pris le truc avec distance car cela venait de quelqu'un qui n'avait aucun diplôme et ne fréquentait aucun milieu littéraire. C'était..... *Le Manteau*, de Gogol !

Akak Akakievitch, tout petit fonctionnaire dans l'administration du tsar, vit seul. Il n'a pas d'argent pour s'habiller de manière élégante, et il a, depuis 20 ans, un manteau qu'il fait peu à peu rapiécer. Une année, son tailleur lui dit : « *vous devriez vous faire faire un nouveau manteau* ». C'est une décision très lourde pour lui, et il réfléchit pendant des semaines. Finalement, il commande le nouveau manteau. Quand il est prêt, Akak le paye et n'a plus un rouble, mais il est heureux et part avec son manteau confortable, digne d'un fonctionnaire de rang supérieur. Le premier jour où il met pour aller travailler, il est assailli dans la rue par des voyous qui lui dérobent son manteau. Ensuite il cherche sans succès à le récupérer, meurt de désespoir, et le roman bascule dans le fantastique.

Dostoïevski disait : « *nous sommes tous issus du Manteau* ».

Quelques petits boulots

En 1946, je n'avais pas encore de qualification professionnelle et je n'étais pas encore attachée au parquet. Pour gagner ma vie, j'étais secrétaire d'une maison d'édition qui s'appelait *L'enfant-poète*, dirigée par André Ulman et sa femme. Ils avaient édité une série de chansons dont la musique était de Marcel Landowski qui ensuite a fait une très belle carrière de musicien, avec des dessins de Tereskovitch. Mais cette maison d'édition a ensuite rapidement disparu.



**Marcel
Landowski**

Après avoir quitté *L'enfant poète*, j'ai donné des cours de français dans une école de secrétariat connue. Cela m'a mis en rapport avec un milieu social bien différent du milieu bourgeois ou intellectuel. Là, c'étaient des filles de petits employés et même d'ouvriers dont les parents faisaient de grands efforts financiers – car les cours étaient loin d'être gratuits - pour qu'elles deviennent sténo-dactylos, ce qui était une promotion sociale par rapport à la situation de bonne à tout faire.



Un cours de sténo-dactylo dans les années 1950

Je leur donnais des cours de français et d'anglais. Je me suis aperçue que ces petites jeunes filles étaient un terrain à défricher. Quand je rentrais dans la classe, elles se levaient. Elles n'étaient pas fainéantes, elles absorbaient comme des éponges tout ce qu'on leur apprenait. Mais elles n'avaient aucune culture. Alors je me suis mise à leur faire des cours de littérature et elles étaient ravies : elles apprenaient ce que leurs copines apprenaient au lycée où elles ne pouvaient aller car elles devaient tout de suite travailler, avoir un métier. Elles avaient entre 15 et 18 ans. Moi je trouvais dommage que des jeunes filles si désireuses de se cultiver n'aient pas des notions de littérature française.

On étudiait Iphigénie. On en jouait quelques scènes On arrive aux vers : « *Veillez considérer qu'en l'état où je suis, peut-être assez d'honneur environnait ma vie pour ne pas souhaiter qu'elle me fut ravie.* » Je demande ce que signifie ce vers qui ne correspond pas à leur culture. Personne ne répond. Puis l'une s'agite dans le fond avec un air gêné. Je l'interroge. Elle me répond : « *Elle devait être enceinte !* » Autre anecdote : On parle de Napoléon et des Habsbourg. Je demande : « *Est-ce quelqu'un sait qui sont les Habsbourg ?* » Une, plus hardie que les autres : « *Ça doit être des Juifs, ces gens là* ».

Je riais, intérieurement, pour ne pas les vexer, mais en même temps, j'étais navrée parce que ces incidents apparemment comiques me faisaient comprendre la difficulté terrible d'égaliser les chances.

Cela a fini quand la directrice m'a demandé de leur donner un cours d'italien : « *Mais madame, je ne sais pas l'italien !* » « *Eh bien, vous prenez la méthode et vous avancez avec elle.* » « *Mais, madame, c'est de l'escroquerie !* ». « *Si ça ne vous plaît pas, vous partez* ». Et je suis partie. J'ai eu tort : j'aurais du continuer à les aider, au lieu de jouer les Don Quichotte.

Sur le moment j'étais soulagée de ne plus devoir prendre le métro chaque matin. Le métro de Paris à l'époque était en effet infernal aux heures de pointe. Il y avait un portillon qui se fermait automatiquement à l'entrée des stations. Alors tout le monde courrait. Le portillon se fermait et on était bloqué alors que, derrière, la foule arrivait encore, et on était écrasé sur les portes. La foule était tellement dense que des gens vous poussaient à partir des quais pour vous aider à entrer dans les rames, avec le geste que l'on fait pour bourrer un paquet de coton.



Le métro de Paris dans les années 1950

C'était la même chose dans les trains. A la Libération. Il m'est arrivé de faire le trajet Paris-Nice debout, car il n'y avait pas de réservations. Les wagons étaient pleins comme les rames de métro. Les premières années, il y avait encore trois classes et je ne voyageais qu'en troisième.

Fiançailles et mariage de ma soeur



Ma mère avec sa soeur

De juin à décembre 1949, mes soirées ont été très occupées à cause de Tantine, qui était une très jolie jeune femme. Elle avait beaucoup de prétendants et elle avait été demandée en mariage par plusieurs garçons.

Finalement, elle s'est fiancée à Bernard Weil. Ils s'étaient rencontrés au cours de piano de leur professeur, Mademoiselle Merker. Bernard avait alors 10 ans et Tantine 4. Et Bernard a dit : « *Cette petite fille, je l'épouserai quand je serai grand* ».

Jusque-là, ils n'étaient que des copains d'enfance qui sortaient tous les deux pour aller au cinéma et au théâtre. Mais, à partir du moment où ils ont été fiancés, Bon-papa ne voulait plus qu'ils sortent ensemble tous les deux le soir. J'étais donc obligée de sortir avec eux pour chaperonner ma soeur.

Je me rappelle particulièrement d'une soirée à l'opéra où on avait été entendre *Lacmée*. Quand nous sommes rentrés, par une belle soirée d'octobre, ils sont allés se balader rue Lepic et avenue Junot. Et moi, je me suis assise sur le banc en bas de notre immeuble de la rue Caulaincourt. J'ai attendu que Tantine rentre et Bon-papa n'a rien su car nous sommes remontées ensemble.

Il y a quelques années, un voisin a fait enlever ce banc. Celui-ci était devenu le lieu de repos nocturne d'un clochard nommé Johnny, qui hantait le quartier où tous le connaissaient. Mémé l'aimait bien et lui avait même donné toutes les chaussures de Bon papa quand celui-ci est décédé. C'était devenu une sorte de figure montmartroise. Il même inspiré un touchant article dans le journal de Montmartre quand il est mort, jeune encore. Mais le voisin n'aimait pas les clochards....

Deux amies parisiennes... et quelques figures masculines

Entre ma prestation de serment d'avocate, en 1949, et mon départ pour Nice, en 1954, j'avais deux grandes amies : Violante et Reina.

Violante a habité quelques temps avec sa mère dans un joli pavillon à Boulogne. J'allais jusqu'à la porte d'Auteuil, je prenais un bus et j'arrivais à Boulogne où il y avait encore une ferme où on allait chercher des œufs et du lait.

Ce pavillon appartenait à son père Ernesto do Canto. C'était un sculpteur de grand talent. Je suis allée visiter une de ses expositions avenue d'Iéna et j'ai été éblouie. Il y avait une sculpture représentant une femme sur la tombe d'un jeune homme, qui avait été faite en souvenir de leur fils Julio qui s'est noyé. Superbe !



Violante
do Canto

C'était un personnage un peu comme les héros du cinéma italien, à la fois réaliste, paternel et poétique. Entre deux sculptures magnifiques, il allait au marché acheter des fleurs et des cadeaux pour les enfants avec le même sérieux et la même légèreté que quand il travaillait.



Reina A.

Avec Reina, j'allais beaucoup danser. Je m'occupais aussi beaucoup de la consoler à l'occasion de ses fréquentes ruptures. Elle avait beaucoup de succès avec les hommes et beaucoup de petits copains. Chaque fois elle était très amoureuse, mais ça ne durait pas. Et chaque fois qu'elle rompait, c'était une tragédie qui passait ensuite très vite. Un jour, elle était dans un tel état de désespoir que Mémé l'a gardée au bout du téléphone jusqu'à ce que j'arrive chez elle, rue d'Odessa, au-dessus d'un magasin de confection tenu par sa mère. On avait peur qu'elle se suicide. Elle aurait vraiment pu se tuer.

J'allais aussi beaucoup aux concerts des jeunesses musicales de France avec elle. Un jour, Pierre, qui venait souvent me voir à Paris, était allé au concert avec nous avant son départ pour Nice. Ce jour-là, je pleurais beaucoup, car Pierre allait partir. Et Reina pleurait beaucoup à cause de sa dernière rupture. Pierre est donc resté pendant tout le concert avec deux filles qui sanglotaient de chaque côté de lui. Cela l'agaçait beaucoup car il pensait que les gens autour allaient le prendre pour un salaud.

Pierre venait très souvent à Paris, avec son frère, qui était un pied noir et avait l'allure d'un notable. Pierre portait la serviette de son frère et disait : « *Passez, monsieur le ministre, je vous suis* ». Et comme cela, il pouvait resquiller dans toutes les queues, qui étaient nombreuses à l'époque. Mon ami Constantin Litvak a fait la même chose il y a quelques années à l'occasion d'une exposition sur Zola. Il est passé en disant au gardien : « *Je suis le dernier descendant des Rougon-Macquart* ». Et le gardien nous a laissé passer avant tout le monde.

Je me souviens de la première fois que j'ai vu Constantin Litvak, juste après la Libération, à Nice. Il était en uniforme, il avait beaucoup de charme, il ressemblait à Franck Sinatra avec un air un peu voyou. Son fils Alexandre, qui lui ressemble beaucoup, doit avoir 40 ans aujourd'hui. Constantin Litvak me faisait la cour, mais c'était un cavaleur, il faisait la cour à toutes les filles. Il a beaucoup d'amies femmes et peu d'amis hommes. Frédéric, ton père, était aussi un cavaleur mais avait aussi beaucoup d'amis hommes.



Le premier mari de ma mère, Pierre Joselet

Pierre et Frédéric étaient tous les deux des hommes remarquables, plein de charme et d'entregent. Ils ont d'ailleurs tous les deux bien réussi, mais Frédéric un peu moins, car au départ il voulait être poète et n'a pas poursuivi dans cette voie.

Mariage avec Pierre Joselet et vie à Nice

Jusqu'en 1950, je faisais sans arrêt des aller et retour entre Paris et Nice, avec cette double vie dont je t'ai parlé. Mais finalement, Pierre, dont j'étais éperdument éprise, a accepté de m'épouser, car au fond il m'aimait. Il n'était pas en admiration pour mon physique, car il était difficile, mais il s'était mis à m'aimer, comme pour illustrer le vers : « *finalement, comme chacun de nous s'aime beaucoup, quand quelqu'un vous aime on l'aime, par conformité de goût* ».



Mairie du XVIIIème arrondissement, à Paris

Il avait beaucoup d'allure. Il était grand, distingué, comblé par la nature. C'était un excellent pianiste. C'était un bon dessinateur, au point qu'avant d'exercer le métier d'avocat, il faisait, comme je l'ai dit, des dessins pour le Journal *Nice-Matin*. A la Libération, bien que n'ayant encore aucun diplôme, il a ainsi trouvé du travail tout de suite. Il faut dire qu'à l'époque, c'était très facile.

Nous nous sommes mariés à la mairie du XVIIIème arrondissement, le 31 décembre 1949. Il n'y avait pour ainsi dire personne : Bon-papa et Mémé, Tantine et Bernard qui étaient déjà fiancés, Guy Roberty et notre cousine Alice. Bob Raymond, qui aimait beaucoup Pierre, est aussi venu à Paris pour assister à notre mariage.

Bon-papa Nice m'avait envoyé une lettre où il avait écrit : « *Bravo à ma petite fille qui a réussi à se marier malgré l'avis de ses parents, de ses grands-parents, de ses beaux-parents et de son mari lui-même* ». Il avait beaucoup d'esprit et aussi il avait raison, car nous avons divorcé 5 ans plus tard.

Je n'ai pas été très heureuse dans ce mariage avec Pierre Joselet, sauf au début.

Je suis restée à Paris 8 jours après mon mariage, puis je suis repartie à Nice toute seule. Nous avons passé les deux derniers jours à pleurer, Mémé et moi.

Je suis arrivée à Nice courant janvier 1950, avec une énorme malle pleine de vêtements. Tu la connais, elle maintenant dans ton appartement. Elle m'a toujours posé problème car que ne savais jamais comment la transporter à chaque déménagement.

En désespoir de cause, je l'ai mise chez ma tante Sarah au-dessus du magasin, dans une surface vide qui servait d'entrepôt. Il y avait là aussi une machine à coudre. C'est là que j'allais fabriquer mes robes chaque fois que j'allais à Nice.



Ma mère et ma grand'mère

L'atmosphère de Nice au début des années 1950



Nice après la guerre

Ma vie à Nice était très différente de celle que j'avais vécue pendant l'Occupation, pas seulement à cause de la liberté retrouvée, mais parce que son atmosphère avait changé. Pendant l'Occupation, Nice était devenue une ville d'intellectuels français et étrangers qui fuyaient l'oppression allemande. Après la Libération, tous ces gens sont rentrés à Paris. Il n'est resté à Nice que quelques écrivains et artistes isolés, et la ville est redevenue plus tranquille, plus provinciale.

De plus, Nice avant la Guerre était une ville élitiste d'hiver, car on ne recherchait pas la chaleur de la Côte d'Azur l'été. Mais après la Libération, la mode avait changé : la recherche du soleil et de la chaleur ont fait que la Côte d'Azur est devenue un lieu de tourisme de masse. Nice l'été était alors confisqué aux Niçois.

La vie était aussi plus douce qu'aujourd'hui. La structure de la société française n'avait pas fondamentalement évolué par rapport à celle de l'avant-guerre. Il n'y avait pas encore de déchristianisation. On n'était pas encore rentré dans l'absence de toute courtoisie sociale. Il y avait de la politesse, de la galanterie, une certaine gaieté. Les vraies fractures sont arrivées après : la guerre d'Algérie, à partir de laquelle la France est devenue triste ; et mai 68, qui a bouleversé les rapports familiaux, intergénérationnels, les rapports entre maîtres et élèves, les rapports entre les sexes.

Entre 1945 et 1954, les choses avaient tout de même commencé à évoluer, même si cela s'est fait de manière progressive et imperceptible. J'avais les mêmes amis, les mêmes parents. Mais les copains que je fréquentais, pleins des espoirs de la résistance et de liberté à la Libération et jusque vers 1950, avaient vieilli. On rêvait d'avoir une voiture, de remplacer les vélos par des motos puis par des autos, de remplacer la chambre à l'hôtel par un studio puis un appartement. On était passé d'un engagement idéaliste aux débuts de la société de consommation.

Mes logements successifs à Nice

Pendant les quatre années que j'ai vécues à Nice, j'ai changé de logement un nombre incalculable de fois. Cela me donne un peu le vertige, quand j'y pense aujourd'hui

En arrivant à Nice, j'ai d'abord habité à l'hôtel Suisse, où j'ai vécu à peu près un mois. Ce n'était qu'une chambre, très chère d'ailleurs, mais elle donnait sur la Baie des Anges.



L'hôtel Suisse à Nice

Puis j'ai trouvé un appartement dans le Nice périphérique de l'époque, au boulevard Carlone, en haut de cette traînée urbaine qui traverse la ville du sud au nord. Il était très beau mais très délabré intérieurement, sans mobilier. Il comprenait 5 pièces, que personne n'avait habitées depuis 50 ans. C'était somptueux et misérable. Il n'y avait même pas d'armoire. Pour pendre mes vêtements, j'avais retourné le lit pour m'en servir comme penderie. Je suis restée là jusqu'en avril 1950.



La rue Desboutin à Nice

Je suis ensuite allée vivre rue Desboutin, dans un bel appartement avec une jolie vue sur la Baie des Anges et une terrasse. Il appartenait à une cliente de Maya qui avait une agence Immobilière. J'habitais là parce que l'aîné des enfants de Maya, Richard, était venu à Paris pour travailler dans la maroquinerie de Bon papa qui avait pris Richard pour lui apprendre le métier. Il le logeait chez lui et, en échange, Maya me logeait dans cet appartement de Nice.

Au mois de Juin 1950, Huguette et Bernard Weil, qui venaient de se marier, sont venus habiter là trois semaines avant leur voyage de noces en Italie. Tantine était très belle à l'époque. Nous avons passé des soirs d'été sur la terrasse. Nous avons mangé des plats niçois et Tantine a chanté des airs de *l'Enfant et les sortilèges*. Nous offrions des diners tous les soirs aux amis de Pierre. Mais nous étions très fauchés. Nous n'avions parfois pas d'argent pour payer l'électricité.

Puis mon cousin Richard est rentré à Nice et j'ai dû quitter l'appartement de la rue Desboutin. J'ai alors pris un petit studio sur la place Magenta au cœur de Nice, mais il n'était pas très commode car il était minuscule. Pierre Joselet a beaucoup travaillé avec moi dans ce studio pour passer sa licence en droit et est ensuite rentré comme stagiaire chez Jacques Cotta.

Après la place Magenta, j'ai habité peu de temps dans une grande villa très laide. Les amis de Pierre Joselet me disaient : « *Qu'est ce que tu fais dans cette maison d'ouvriers aigris ?* ». Ensuite, je suis allée vivre dans un appartement de 2-3 pièces, avenue Georges Clemenceau. Je me souviens de soirées passées là avec notre ami Moussa Abadi, qui est devenu critique littéraire et qui avait été à l'origine du sauvetage de centaines d'enfants juifs. Il est mort il y a un ou deux ans.

Ensuite, en 1952, Linette m'a trouvé une ponchette, sur le cours Saleya. J'avais la ponchette contigue à la sienne. Pierre Joselet habitait la moitié du temps là et l'autre moitié chez sa mère, qui vivait aussi aux Ponchettes.

Cette maison était très jolie et agréable. Mais elle était aussi très bruyante du fait des voitures et de la mer. Et quand la Méditerranée est démontée, les vagues arrivaient jusque dans les jardinets, qui se trouvent un peu en contrebas du quai des Etats-Unis.



**Le quai Saleya
et la rue des Ponchettes à Nice**

C'était une curieuse habitation, une maison de poupée avec des pièces de trois mètres sur quatre. Il y avait une petite salle de séjour, une chambre à coucher, une toute petite cuisine, et une petite

chambre de domestiques qui donnait sur la mer. Les chambres de derrière donnaient sur la rue des Ponchettes. Il fallait monter trois marches pour rentrer dans la salle de bains à cause la dénivellation. Mais c'étaient de très vieilles constructions sardes, et si les pièces étaient petites, les murs avaient presque un mètre d'épaisseur !



Ma mère dans les années 1950

Le propriétaire ne voulait pas me faire de bail pour pouvoir me mettre à la porte quand il le souhaiterait. Il était riche et possédait un très bel hôtel sur le boulevard Victor Hugo, l'hôtel Atlantique. Il ne passait à Nice que quelques jours par an et il vivait avec sa femme dans une propriété en Corse.

Un jour, sa femme me convoque en me disant : « *J'ai quelque chose à vous dire concernant votre loyer* ». Je pensais qu'elle voulait l'augmenter ou me faire partir, mais elle me dit : « *Vous n'avez pas de bail mais c'est interdit de louer clandestinement. Vous pouvez rester, mais sans payer le loyer, est-ce que vous acceptez ?* » J'ai dit oui et je n'ai plus payé le loyer pendant deux ans.

Ma chatte Pampille habitait avec nous. Pour la nourrir, j'achetais une sardine aux pêcheurs sur le quai des Etats-Unis. Mais certains jours, je n'avais pas même pas l'argent pour cela. A l'époque, j'étais très fauchée. Je n'avais parfois pas de quoi acheter à manger pour moi, jusqu'au jour où on n'a titularisée au parquet de Nice et donné 50000 francs par mois. Mais je dépensais presque tout pour m'habiller. J'étais très élégante et j'avais une bonne couturière.

A cette époque, malheureusement, je ne faisais plus de musique. Avec tous mes déménagements, je n'avais plus de piano. Cela a été l'un des plus grands regrets de ma vie

Quelques amis niçois

Je me souviens de ces années comme une sorte de tourbillon. Nous allions dîner dans tous les restaurants de la Côte d'Azur avec les amis de Pierre ou de Linette et Jacques Cotta.

A l'époque du quai des Ponchettes, je vivais surtout sous l'influence de Linette. Elle n'est pas autoritaire, mais elle est solaire, on se met naturellement dans son sillage. Elle était belle, élégante, elle avait de la « tatche » Quand elle voulait quelque chose elle arrivait toujours à faire ce qu'elle voulait. Elle me disait : « *Il faut que tu sois très régulière dans la vie, car tu ne sais pas entourlouper les gens* ». Quand elle s'est mariée avec Jacques Cotta en 1954, il y avait plein de gens riches à la soirée : la famille de Linette, l'avocat Henri Torres... mais Jacques m'avait donné la place d'honneur car, même si je n'avais aucun titre social, que ce qui importait pour lui, c'étaient les liens affectifs.



Ma mère, son mari Pierre et quelques amis



Il venait toujours des amis chez moi, mais moins que quelques années auparavant, parce les choses commençaient à tourner mal avec Pierre. Nous fréquentions beaucoup d'artistes, comme le chef d'orchestre Marcel Mirouze, dont on pensait à l'époque qu'il ferait une grande carrière. Nous avons aussi de très bons amis, les Vial, avec lesquels nous avons fêté une année un très agréable réveillon de Noël dont je garde encore le souvenir. La femme était charmante, très féminine, gentille, une blonde pulpeuse. Son mari était un bon gros lunaire et poétique.

Ma mère dans les années 1950

Je suis aussi allée à quelques reprises en moto avec Pierre à Fayence faire du vol à voile. Je détestais cela et j'avais très peur. Mais nous avons arrêté assez vite, car nous avons eu un accident de moto. Nous sommes rentrés dans le jardin d'une petite veille qui était très effrayée. Elle croyait qu'on allait l'agresser. J'étais bien contente qu'on ait eu cet accident, car ensuite on n'est plus allés à Fayence.

Retour sur ma famille

La Ville de Nice est un peu comme Toulon ou Marseille : elle est fermée aux Parisiens, car les provinciaux croyaient toujours que les Parisiens les méprisaient. Mais j'étais très bien assimilée dans cette ville, car ma famille était niçoise et que j'y avais passé mon enfance et ma jeunesse.

Je voyais assez régulièrement à cette époque mes cousines Jacqueline et Yvette. Yvette vivait avec son père Sam au Grand palais, dans un très bel appartement. Jacqueline a d'abord habité dans un petit logement à l'étroit avec ses trois enfants, puis dans un superbe appartement sur le boulevard Victor Hugo. Puis elle est venue vivre à Paris vers 1955 ou 1956.



L'immeuble du Grand Palais à Nice

Tous les enfants de Sam étaient charmants, et ont tous, sous des formes diverses, hérité de l'intelligence de leur père : Albert était un joli garçon particulièrement fier de sa ressemblance physique avec son oncle Bon-Papa Paris, qui était un très bel homme. Jacqueline a hérité de la finesse psychologique de son père et de sa diplomatie sans faille.

Quant à notre délicate Yvette, toutes les qualités de Sam, moins ses défauts, se sont retrouvés en elle : la joie de vivre, la drôlerie, la générosité, la tendresse. Elle t'a bien reçu à Nice. Elle avait un mari charmant, Raymond Marie, et ils avaient ouvert une boutique d'antiquités dans le village Ségurane, qui est un peu comme la rue des Saints-Pères à Paris. Raymond était un grand amateur d'objets d'art. Et il était tout à fait susceptible de faire un commerce élégant et fructueux. Mais Il était plus esthète que commerçant. Dès qu'une belle pièce entrait dans sa boutique, elle ne pouvait jamais plus en sortir, car il s'y attachait et ne voulait plus la vendre.

Bon Papa et Mamie Nice vivaient encore. La tante Claire - la soeur de Bon-papa Paris -, tata Sarah, l'oncle Achille, tous ces gens proches de moi par le cœur, vivaient encore, ainsi que le cousin

Maurice. Quoique déjà un peu âgé, celui-ci était encore très beau : c'était un sosie de Bourguiba. Quand il avait perdu sa femme Germaine, il a beaucoup souffert de son veuvage. Il voulait se marier avec ma tante Maya ou avec tata Sarah qui ont refusé. C'était pourtant un homme charmant.

La tante Maya et la famille Cassin



Ma mère à Nice
avec sa tante Maya

J'étais très amie avec ma tante Maya. On sortait beaucoup ensemble. Elle habitait une belle maison au coin de l'avenue de la Victoire et du boulevard Dubouchage, avec des escaliers de marbre. Elle avait un grand et long appartement avec une chambre pour Richard, une salle à manger, le bureau d'Edmond, sa chambre à coucher à elle, la chambre de Norette, la chambre de Yoyo, la chambre du chien Ploc - une gloire de la famille qui avait tourné dans le film *Les Visiteurs du Soirs* aux studios de la Victorine et était très vieux à l'époque -, la chambre « des olives » où étaient entreposés des tonneaux d'olives fabriquées par Edmond, une cuisine qui était grande comme presque tout mon appartement actuel de la rue Ravignan et une salle de bains. Cet appartement était superbe, avec des tommettes par terre, mais pas très bien meublé.

Il y avait toujours beaucoup d'animaux : des chiens, des chats, une grande volière. Parfois, on ouvrait la volière pour que les oiseaux aient un peu de liberté, mais ensuite c'était difficile de les faire rentrer dans leur cage. On mettait des heures à les attraper tous. En plus, cela excitait beaucoup les chiens et les chats qu'il fallait enfermer pendant ce temps.

Edmond était très gai, très artiste, très beau. J'ai une photo de lui en spahi, il était superbe avec le grand pantalon et la cape rouge. Il aurait pu épouser n'importe qui dans la communauté juive. En plus, il appartenait à la prestigieuse famille Cassin, c'est-à-dire l'aristocratie israélite, les Juifs du Pape. Il aimait beaucoup les enfants et les animaux. Il est mort en 1961 d'un cancer du poumon quand tu étais malade de l'appendicite. Il avait été gazé pendant la première guerre mondiale. A la place de leur ancienne maison, il y a un centre commercial maintenant.



Edmond et Maya Cassin

A cette époque, notre tante Maya était devenue un personnage politique dans les Alpes Maritimes, car elle était secrétaire du mouvement de la paix, un faux-nez du parti communiste. Elle animait des meetings où elle avait de grands succès. C'était un bon orateur, bien qu'elle ait eu une voix un peu grêle. Le fait d'être la nièce de madame Cassin me valait dans certains milieux beaucoup de considération. C'était une cérébrale, pas une affective. Elle n'était pas dans l'effusion sentimentale comme nous, les Hatem. Elle était remarquablement intelligente, comme tous les Dana : Comme Bon Papa Nice qui était un intellectuel dans l'âme, comme Tonton Sam qui avait une intelligence pratique, comme Tata Sarah, qui avait une intelligence très aigüe.

Je rencontrais très souvent sur l'avenue de la Victoire un très vieux monsieur, Abraham Cassin. C'était le plus âgé de son antique fratrie : il était le frère aîné de Samuel Cassin, grand-père de mes cousines Norette et Yoyo, et de Azarie Cassin, père du célèbre René Cassin. Il était très vieux à l'époque. Il se précipitait sur moi en m'embrassant chaleureusement et en me disant « Bonjour Norette ». Alors après, je changeais de trottoir.

Mes débuts de carrière d'avocate



**Ma mère à Nice
dans les années 1950**

sa première affaire a été la rupture du barrage de Fréjus. Et a eu tout de suite des années de travail devant elle !!!

C'est à Nice que j'ai commencé à plaider. A Paris, je n'avais pratiquement pas plaidé entre juin et décembre 49. Mais à Nice, j'ai eu beaucoup de plaidoiries en correctionnelle et même aux assises. J'étais inscrite comme avocate dans l'appartement de la mère de Pierre où je ne mettais jamais les pieds. Je recevais les clients dans mon appartement des Ponchettes.

J'étais associée au cabinet de Jacques Cotta. On était de nombreux avocats dans ce cabinet : mon mari Pierre, Raymond Santucci, Pascal Bianchi, Georges Lingunglia, plus une fratrie de frères et de cousins, les Hanci, des niçois de souche très gentils, mais qui avaient un sorte de mépris pour les non-niçois ; enfin un de Gubernatis, autre niçois de souche, mais de haute noblesse celui-là, issu d'une famille du Comté de Nice presque aussi prestigieuse que les Grimaldi, et qui n'avait de mépris pour personne car il ne se sentaient pas du même monde que les autres.



Ma mère jeune dans les environs de Paris

Un mariage qui se détériore



Ma mère avec son premier mari Pierre

dos, surtout sur moi d'ailleurs : électricité, gaz, loyers impayés et propriétaire qui allait nous mettre à la porte, etc.

Cette période 50-54, où j'étais mariée à Nice, était fondée sur l'incertitude et l'ambiguïté, mais je ne voulais pas m'en rendre compte. J'étais amoureuse de Pierre depuis la guerre, c'était donc la conclusion d'une longue histoire. Nous étions heureux au début, dans l'ivresse de la jeunesse. Mais les choses ont commencé à se gâter au moment où nous nous sommes mariés. D'abord, nous étions très fauchés, et tous les problèmes matériels nous sont tombés sur le

Une fois mariée, je croyais que tout était acquis et définitivement scellé. Mais Pierre n'avait aucune envie d'être marié et d'avoir des enfants. Il était profondément pessimiste. Je n'ai pas eu d'enfants avec lui et je le regrette. Mais si ces enfants avaient vécu, comme Pierre était très catholique, cela aurait posé un problème religieux.

Quand il devait se marier avec moi, Pierre voulait que je me convertisse. Moi, je ne voulais pas, bien que je ne fusse pas très croyante. Je trouvais que cela pouvait être interprété comme une lâcheté de se dépouiller de cette judéité. Comme j'étais stupidement et passionnément amoureuse, je me suis dit : « *Je vais aller voir un prêtre* ». Alors, je suis allée au Sacré Cœur à Paris. Je suis tombée sur un prêtre de 45 ans qui a écouté mon histoire avec attention et m'a demandé pourquoi je voulais me convertir. Il a fait preuve de beaucoup de patience pour m'expliquer pourquoi il ne fallait pas. Il a eu raison, car si j'avais fait une conversion sans croyance, j'aurais traîné cela comme une trahison. Et, parmi tous les Chrétiens que j'ai rencontrés, et qui malgré leurs efforts n'ont pas réussi à me convertir, le seul qui aurait pu le faire a été ce prêtre de grande valeur qui m'en a empêchée.



Basilique du Sacré-Cœur à Paris

J'ai cru jusqu'aux derniers mois que les choses pourraient s'arranger avec Pierre. Mais en fait, cela ne pouvait pas s'arranger, car nous venions de milieux trop différents. Ma belle-mère était une grenouille de bénitier. Elle faisait les Matines, allait à la Grand' messe de midi, aux Vêpres, et priait encore en se couchant. Et pourtant, c'était une femme intelligente et pleine de qualités manuelles.

C'était un personnage de roman de François Mauriac, une femme de devoir, de cœur, intelligente. Elle était très profondément croyante et très bonne avec moi. Elle disait : « *Le mariage de mon fils est négation de toutes mes œuvres catholiques* ». Mais elle était chrétienne et ne voulait pas

m'imposer sa tristesse de voir son fils marié avec moi. Elle n'a rien fait pour qu'on se sépare, sauf vraisemblablement prier Dieu !

Dans cette famille Joselet, ils savaient tous tout faire : peinture, menuiserie, horlogerie. Le père de Pierre avait une collection de pendules. Il les avait installées dans toute sa maison. C'était un bricoleur passionné. Il a passé des semaines et des mois à régler ses pendules afin qu'elles marchent au même rythme et que leurs carillons sonnent tous en même temps. Et finalement, il y est arrivé. Quand Noël arrivait, il faisait une crèche digne d'une description par Alphonse Daudet.

Séparation et divorce



Ma mère jeune

Mon mariage se déréglaît peu à peu et je ne savais pas quoi faire pour arrêter des dégâts dont je ne me suis rendue compte que lorsqu'il était trop tard. J'étais aussi dans une grande précarité matérielle.

Je revenais de temps en temps passer quelques jours à Paris où j'habitais rue Caulaincourt, mais je m'étais éloignée de mes amis parisiens et je n'avais qu'une hâte, c'était rentrer à Nice. Finalement, cette période n'a pas eu un grand intérêt dans ma vie. Les gens de l'entourage de mon couple étaient brillants et intelligents, mais c'étaient aussi des méridionaux qui manquaient un peu de profondeur, avec une femme, une maîtresse et une petite amie, comme dans les pièces de Jean Anouilh. Par exemple, X, qui avait plusieurs petites amies, était toujours en état d'indigestion. Il était très drôle. Il aimait les soles et disait qu'il en mangeait trois fois à chaque repas. Il mangeait la première sole chez sa femme, la seconde chez sa maîtresse, et la troisième chez sa petite amie.

A partir de 1953, durant les dernières années de ma vie à Nice, j'ai travaillé comme avocat chez Jean Vial, dont je t'ai déjà parlé, à Menton. J'étais très amie avec sa femme, qui a été d'un grand soutien pour moi lors de mes difficultés avec Pierre.

Linette aussi m'a beaucoup soutenue à cette époque. J'étais tellement angoissée que je ne pouvais pas dormir. Nous avons passé des demi-nuits entières à rouler en voiture sur la côte, car c'était la seule chose qui me soulageait. Elle avait à l'époque toute une usine, qui produisait des vêtements en tricot. Elle a eu jusqu'à trente ou quarante ouvriers. L'affaire s'appelait Sporelli. Cela a duré jusqu'au départ de Jacques Cotta pour Paris.

En 1954, j'ai quitté ma ponchette et j'ai loué quelques temps une très jolie maison dans le haut de Cagnes. C'était une maison magnifique, ancienne, qui datait du XV^{ème} ou XVI^{ème} siècles, construite presque comme une tour, avec une très grande pièce et une cuisine en bas, une chambre au 1^{er} étage, une au 2^{ème}, une salle de bains au 4^{ème}, le tout très grand.



Cagnes-sur-Mer

Mais j'y étais très malheureuse, car ma vie était à Nice se défaisait. Je vivais seule dans cette maison et j'étais tellement fauchée que je n'avais pas l'argent pour prendre le car. Alors, tous les jours, je rentrais en vélo de Nice à Cagnes.

J. : de la prison à la haute culture

J'avais un ami, J., futur producteur d'émissions de radio. Il était né en 1913. C'était le rejeton d'une famille de hobereaux d'un pays d'Europe de l'est qui étaient venus vivre en France au XIXème siècle. Il avait eu une enfance épouvantable car ses parents l'avaient mis en pension dans une maison de correction où les enfants étaient traités comme des animaux. Il était battu tout le temps, il avait des engelures aux pieds et aux mains. Il s'est enfui et a été mis au cachot plusieurs fois. Quand il est sorti de la maison de correction, il n'était pas corrigé du tout et, comme il était un peu anarchiste, il s'est mis à faire de la « reprise individuelle », c'est-à-dire des cambriolages. Il a été plusieurs fois condamné en correctionnelle. A propos de la prison, il disait : « *Tu sais, Renée en prison, il n'y a pas forcément plus de gens honnêtes qu'à l'extérieur* ».

Il était arrivé à la quatrième condamnation à plus de 6 mois de prison et il a compris qu'il fallait s'arrêter car il y avait une peine supplémentaire de la relégation si la personne était condamnée plus de quatre fois : la déportation à vie à Cayenne. A la prison, on appelait cela « la r'lèg ». Quand j'étais jeune avocate, la « r'lèg » existait encore. Mais c'était une peine tellement abominable, contraire à l'idée de perfectibilité, que les magistrats ne l'appliquaient plus. Puis il y a eu une réforme du code pénal et on l'a supprimée.

X était très cultivé. Il avait toujours fréquenté les milieux intellectuels, un peu comme Jean Genet. Il a pris une décision : il aurait moins d'ennuis avec la musique qu'avec la reprise individuelle. Alors il s'est mis à faire de la musicologie. Il est peu à peu devenu un producteur en vue de la radio française où il a animé pendant 15 ans des émissions sur les grands artistes. Mais ensuite il est mort assez jeune.

A un moment donné, dans les dernières années, il a demandé sa réhabilitation, l'effacement de ses condamnations sur son casier judiciaire et c'est moi qui l'ai plaidé devant la cour d'appel. Il devait entre autres donner la liste de tous ses domiciles depuis 20 ans. Il a écrit à la Cour : « *Voici la liste de mes domiciles depuis 20 ans. Vous connaissez l'avant-dernier. Quand au dernier, nous nous y retrouvons tous* ». Il a été réhabilité. De manière incompréhensible, il avait déjà été décoré de la Légion d'honneur avant la réhabilitation. Il était aussi officier des arts et des lettres.

Il avait fondé un orchestre de musique sacrée, et il était particulièrement fier d'avoir pris des cours de direction d'orchestre. Il avait redécouvert une œuvre que personne ne jouait plus depuis 300 ans, et qui est devenue depuis « un tube » mondial. Certains ont même pensé que c'est lui qui l'avait écrit.

C'était un grand ami de ton père Frédéric. Il était ton parrain, et il aurait dû présider à tes études musicales, mais il est mort quand tu étais un petit garçon. Il était contre les traditions bourgeoises. A ta naissance, il m'a offert un petit écrin. Dans l'écrin, je pensais qu'il y avait un bijou. En fait, il y avait une épingle à nourrice. J'étais très fauchée, alors je me suis vexée et je lui en ai beaucoup voulu.

Triste fin de la période niçoise



Silhouette de ma mère

Je suis maintenant dans la dernière période de ma vie à Nice. Je suis très malheureuse, je pleure beaucoup, je suis une très mauvaise attachée au parquet, je déjeune presque tous les jours chez Bon papa Nice et Mamie Nice. Ensuite, je ne touche même plus mes 50000 francs par mois car mon stage est terminé, alors je travaille chez Vial qui n'avait pas tellement besoin de moi. Il avait un gros cabinet qui marchait très bien, et il était aussi très ami avec Pierre. Il disait : « *Maintenant que Renée travaille chez moi, tu es mon con-beau frère* ».

Les derniers temps de ma vie à Nice, en 1954, j'habitais chez Maya. J'avais déjà divorcé, mais le jugement de divorce n'avait pas été signifié à Pierre. Alors j'avais demandé à l'avoué de ne pas le signifier car, dans ce cas, il deviendrait caduc, car le jugement était par défaut. Mais l'avoué était copain avec Pierre et lui a signifié quand même le jugement. Il a bien fait.

Je pleurais tout le temps, et Pierre aussi. Il pleurait quand il me voyait pleurer. Nous pleurions car nous allions nous séparer. Ensuite il s'est remarié, mais il n'a pas eu d'enfants. Il n'en voulait pas, car il était profondément pessimiste. Quand on faisait des campagnes pour la natalité, il regardait les gens qui passaient et disait : « *On fait des campagnes contre l'avortement, alors tous ces gens qui passent ne sont pas en train de faire des enfants, on devrait tous les mettre en taule* ».

Rencontre avec ton père Frédéric

Un jour, j'étais allée voir ma cousine Yvette qui habitait avec son père dans un bel appartement du Grand-Palais. Dans le hall, en bas de l'escalier, je rencontre Frédéric Towarnicki que je connaissais déjà. Il a toujours été très beau, mais il était habillé comme l'inspecteur Colombo, avec un vieil imperméable tout déchiré. Il venait voir Roger Martin du Gard qui habitait dans l'immeuble du Grand-Palais.

Moi, j'étais triste et malheureuse. Il a su s'en rendre compte et m'a invitée à aller passer le week-end dans la villa de sa mère à La-Colle-sur-Loup. Je l'ai dit à Maya qui m'a répondu : « *il faut absolument y aller* », car elle était contente de voir que cela pouvait me sortir de ma tristesse. C'est ainsi que ma liaison avec ton père a commencé.



Mon père Frédéric

J'ai encore passé l'été 1954 à Nice. J'allais à La Colle-sur-Loup chez la mère de Frédéric avec laquelle je m'entendais très bien. C'était une belle maison, avec une vigne et une oliveraie. Je suis ainsi passée très vite d'une belle-mère chrétienne grenouille de bénitier à une viennoise dissidente qui penchait vers le libertinage, qui avait eu beaucoup d'aventures, trois maris, plein d'amants, et qui était beaucoup plus amusante à vivre.



Mes grands-parents maternels

Emmanuel qui avait fait partie de ma bande de copains dans les années 1940, mais qui ne l'a rencontrée que quelques années plus tard.

Elle tenait un magasin de couture pour femmes rue Alphonse Karr. Elle était belle, avec un visage fin. Outre Frédéric, elle avait une fille, Nelly, qui avait elle-même deux garçons dont l'un est devenu avocat à Nice. Elle avait vécu avec un certain monsieur Magaglio, très riche, qui l'avait quittée pour une femme plus jeune qu'elle. Elle est morte pratiquement dans la misère. A la fin, il n'y avait que Karine, l'ex femme de Frédéric, qui la soutenait. Karine était une femme très bien, une femme de devoir.

Pendant l'été 1954, Bon-papa et Mémé sont venus me voir de Paris. Nous fréquentions Maya, son fils Richard, Norette qui était mariée et avait déjà son fils Luc. Yvette habitait encore à Nice et commençait à vivre avec Raymond Marie. Jacqueline était mariée à

Je rentre à Paris – installation rue Caulaincourt

Quand Bon-papa et Mémé sont rentrés à Paris à la fin de l'été 1954, je suis repartie avec eux. Mais cela n'a pas été un vrai départ, car je n'avais pas vraiment de meubles. Tout était entreposé chez tata Sarah : de la vaisselle, un service de table offert par Maya. Je n'avais rien, j'étais légère comme un oiseau sur la branche. J'ai simplement rangé toute ma vaisselle et mes habits dans la malle qui est maintenant dans ta chambre.

Je me suis installée rue Caulaincourt. J'étais dans la chambre du milieu, Huguette était déjà partie vivre avenue de la Grande Armée. Le salon était dans la première chambre et, dans le fond, c'était la chambre de Bon-papa et Mémé.

Mémé a été très étonnée de mon attitude à Paris. Elle s'imaginait me voir très malheureuse, mais cela n'a pas du tout été le cas. Je m'étais tout de suite attachée à Frédéric. Mais peut-être celui-ci, au fond, m'a-t-il aimée plus que moi je l'ai aimé.

En arrivant à Paris, j'ai changé de personnalité et de mode de vie : je fais une régression psychologique et une progression intellectuelle. Très curieusement, je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression d'avoir été plus jeune de 1954 à 1957 avec Frédéric, qu'au cours des années qui ont précédé, entre 1944 et 1954. C'est peut-être parce que je n'étais plus mariée, ou parce que lorsque je vivais à Nice, les amis de la bande de Jacques Cotta étaient des gens installés dans la vie et assez bourgeois, en tout cas pas des intellectuels bohèmes, ne vivant que pour l'esprit, comme les amis de Frédéric.



Ma mère et ma grand'mère



La grande époque de Saint Germain-des-Près

Avec celui-ci, je retrouvais Saint Germain-des-Près, *la Rose rouge*, les soirées que l'on passait à lire les écrits des uns et des autres. Chacun amenait ce qu'il écrivait : Georges Walter, Frédéric, Lorsi, Harry Pichette dont les pièces avaient été mises en musique par Maurice Jarre, Edouard Glissant, Maurice Roche.

A l'époque, je vivais une partie du temps à l'hôtel avec Frédéric, puis je retournais chez moi car l'hôtel n'était vraiment pas confortable. Frédéric n'avait pas d'argent mais était tellement impliqué dans ce qu'il écrivait qu'il n'en souffrait pas. C'est sa mère qui payait sa chambre à l'hôtel. Il y avait alors à Saint Germain-des-Près plusieurs hôtels où régnait une grande effervescence intellectuelle et artistique : l'hôtel du Grand balcon, l'hôtel de Scandinavie et surtout l'hôtel de la Louisiane, rue de Bucy. Tout ce que Paris comptait comme peintres, poètes et musiciens fauchés sont passés par là. Ce n'étaient pas des ratés, car beaucoup sont ensuite devenus des gens célèbres. Le patron de l'hôtel de la Louisiane a écrit ses mémoires ou plutôt Frédéric les a écrites pour lui : elles sont passionnantes, car tout le Paris intellectuel et artistique de l'après-guerre a défilé chez lui.

Quelques amis de Frédéric

Tous les amis de Frédéric étaient des gens très créatifs : Georges Walter, Lou Brouder, Alain Resnais, Henri Pichette, la famille Pitoeff.

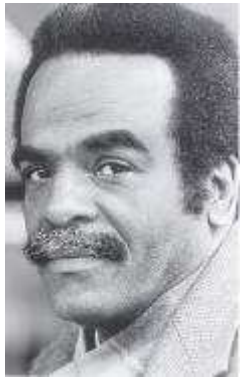
Henri Pichette avait déjà recueilli pas mal de lauriers. Sa pièce *Nuclea* avait été montée au Théâtre de Chaillot et jouée par Gérard Philippe, avec une musique de Maurice Jarre.

Un jour, vers 1959, Henri Pichette était chez Violente et Maurice Roche. Tu avais deux ans. Tu étais très mignon et Mémé t'avait acheté un petit costume jaune pâle et gris perle, avec un petit pantalon d'homme gris, un petit gilet jaune et une petite cravate. Tu étais adorable. Je ne sais pas pourquoi, Henri Pichette avait dit « *Fabrice, il ne faut pas faire ça, car ça va te faire peur.* » Et tu lui avais répondu : « *Oui, mais moi j'aime avoir peur.* » Cela lui a plu de la part d'un bébé. Alors il t'a pris dans ses bras et a passé la soirée à s'occuper de toi.



Henri
Pichette

Puis on l'a perdu de vue. Plusieurs années plus tard, j'ai eu sa fille comme cliente. Elle tenait un joli magasin d'encadrement dans le Marais.



Edouard Glissant

Edouard Glissant était un grand martiniquais magnifique, que l'on appelait « le prince Edouard » et qui le méritait bien. Il ne pouvait pas dormir dans les hôtels où il allait, car ses pieds dépassaient du lit. Il commençait à avoir du succès, car il avait obtenu le prix Renaudot en 1950 ou 1951.

Il avait aussi écrit une pièce qui s'appelait *La Lézarde*. Il avait eu des critiques assez bonnes.

Il s'était fâché avec Henri Pichette, qui l'avait froissé par un mot un peu blessant dans une critique littéraire : « *C'est de la bouillie noire pour Blanc.* »

Anatole Dauman habitait un bel appartement rue Raynouard et avait une belle propriété à Honfleur. Il était marié à Suzanne van Tinguén. Ils avaient tous les deux pour grande amie une actrice du nom de Murielle Chaney, qui faisait partie de la compagnie Renault Barraud où elle tenait de grands rôles.

Anatole a eu avec Suzanne une petite fille qui est née un an avant toi, et tu as hérité de sa poussette.

Anatole Dauman était toujours hospitalier et généreux. Il nous invitait à passer des vacances dans sa propriété à côté d'Honfleur. Mais il était un peu sarcastique et persifleur. Cela me déstabilisait, et j'étais mal à l'aise avec lui.



Anatole Dauman



Ma mère avec les Pitoëff

Avant de vivre avec moi, Frédéric avait été l'ami d'Aniouta Pitoëff et il était resté très lié avec sa famille. Il y avait là Sacha Pitoëff, un personnage un peu ténébreux, Sveltana, Georges, qui était roux comme poil de carotte, Varvara qui était une beauté, et Aniouta qui avait écrit un très joli livre sur la vie de sa mère Ludmila, la grande artiste. Aniouta avait une fille qui s'appelait Milou ou Bilou. Elle était très amie avec l'écrivain Maurice Pons, un homme très gentil, qui était aussi très beau à l'époque. Avec Aniouta, ils avaient interprété *Aucassin et Nicolette*, dont ils avaient tout à fait l'air. Ensuite, il a dirigé le Moulin d'Andé.

L'un de nos autres amis s'appelait Lou Brouder. Il était agrégé d'allemand. Il écrivait beaucoup et faisait de très belles traductions de poètes allemands. Il avait épousé la grande chanteuse Régine Crespin. Celle-ci cherchait un professeur d'allemand pour chanter du Wagner ou du Strauss. Le directeur de l'opéra a fait appel à Brouder et ils ont eu un coup de foudre l'un pour l'autre.



Régine Crespin

Régine Crespin était une femme extraordinaire, très grande, très forte, vivante généreuse et belle. Elle ne lésinait pas sur les renards, les visons et les chinchillas pour s'habiller.

Mais c'était surtout une grande chanteuse, Son enregistrement du *Chevalier à la rose* est peut-être l'un des plus beaux qui aient jamais été faits. Herbert Von Karajan disait qu'elle était la plus grande chanteuse de son époque.

Elle a ensuite beaucoup souffert de son divorce avec Lou, mais s'est comportée à cette occasion avec beaucoup de dignité et de générosité. C'est moi qui me suis occupée de la procédure.

Parmi nos amis, il y avait aussi des gens un peu moins brillants, mais qui me sont ensuite restés très fidèles. Par exemple Gilles Quéant, qui était très séduisant quand il était jeune : il ressemblait à Vittorio Gassman, mais en plus beau. D'ailleurs, il a joué des petites rôles dans des films d'Alain Resnais et de Jean-Luc Godard. A un moment donné, j'ai habité chez lui avec Frédéric, dans son hôtel particulier, boulevard Bineau, à Neuilly.

Il avait eu une vie sentimentale très agitée et avait eu beaucoup d'enfants avec les nombreuses femmes avec lesquelles il avait eu des aventures.

Il s'était engagé dans l'armée Leclerc à la Libération et avait ramené de sa campagne d'Allemagne une petite fille et sa mère. La petite fille, qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, avait une passion pour son père.



Gilles Quéant dans "Vivre sa Vie"



Avec Anna Karina dans "Vivre sa vie"

Puis, en vieillissant, il a commencé à ressembler à Don Quichotte. A la fin, il habitait un petit château dans un grand parc immense de Saint-Nom-la-Bretèche. Comme tous ses enfants ont eu beaucoup d'enfants eux-mêmes, cette grande maison était pleine de petits enfants qui couraient partout en appelaient Gilles « pépé ». Cette carrière de Don Juan se terminait en pouponnière.

Chaque année, il était obligé de couper un petit bout de son jardin pour payer les loyers de ses enfants. A la fin, il ne restait presque plus de jardin. Il était toujours en procès car ses enfants étaient en litige avec leurs propriétaires. Je lui disais : « Gilles, vous avez le physique de Don Juan et l'âme du Père Goriot ». Et il me répondait : « Cela vaut mieux que le contraire ».

Un bouillon de culture



Mon père Frédéric Towarnicki

Nous étions très fauchés, mais cela n'avait pas d'importance pour nous, car notre vie intellectuelle était très intense. Tout ce qu'on demandait, c'était avoir un peu d'argent pour acheter à manger ou aller au restaurant. D'ailleurs, Frédéric était tellement brillant qu'on était absolument invités partout. Il était une véritable aubaine pour les maîtresses de maison.

Je travaillais à l'époque comme collaboratrice d'un avocat qui avait un beau cabinet rue de Berry, Paul Deutch. J'emmenais les dossiers le soir pour travailler chez moi et dans les hôtels où habitait Frédéric.

Je n'étais cependant pas très à l'aise : tous ces garçons avaient trop de culture pour moi. J'avais une culture classique de petite bourgeoise qui était allée au lycée. Eux connaissaient la littérature et les courants de pensée modernes. Ils avaient tous un brio exceptionnel. J'avais un certain succès. Je n'étais pas une très jolie fille, mais j'étais drôle, et ce qui me donnait surtout du charme, c'est que j'étais l'amie de Frédéric. Et comme il était brillant, j'étais moi aussi convoitée.

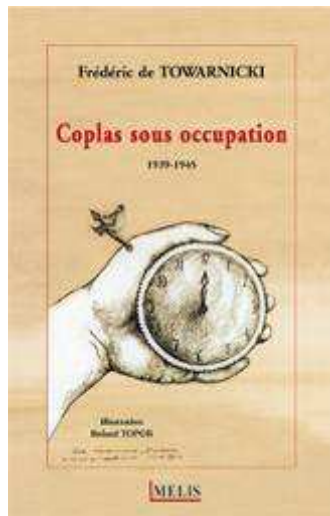
Il y a eu une époque où Frédéric m'appelait Trésor, et Maurice Roche, « *Maître Trésor* ». Certains croyaient même que c'était mon vrai nom. Il reste des traces de « *Maître Trésor* » dans l'œuvre de Maurice Roche. Récemment, une universitaire, qui faisait des recherches sur les textes de Maurice, a voulu me rencontrer, éblouie qu'elle était de savoir que ce personnage existait encore. Au grand dam de Violante qui organisait l'événement, j'ai refusé de rencontrer cette érudite, car l'image de *Maître Trésor*, reflet du souvenir du poète, est infiniment plus intéressante que ce qu'il en reste aujourd'hui.



L'écrivain Maurice Roche

Je voyais aussi beaucoup mon amie Violante qui habitait un très joli appartement rue de l'Université. En face, il y avait un type qui énervait madame Do Canto car il jouait beaucoup de piano la nuit. C'était Serge Gainsbourg. Voilà ce qu'était cette époque : tous les jeunes qui écrivaient, peignaient, jouaient du piano comme ils pouvaient. Certains avaient beaucoup de talent et sont arrivés à des situations mondialement connues, comme Alain Resnais, Maurice Roche, Henri Pichette, Edouard Glissant. Mais la plupart n'étaient encore à l'époque que des va-nu-pieds rimailleurs. C'était par exemple le cas de Lorki, ou de ton père Frédéric, qui plus tard a été reconnu, surtout pour ses travaux philosophiques.

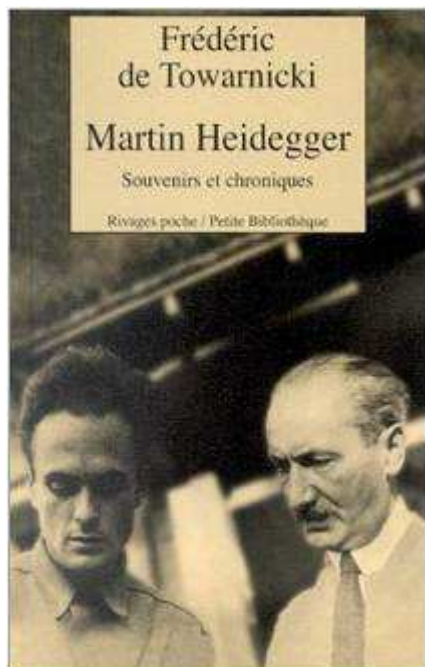
Frédéric, poète et philosophe



Recueil de poésies de mon père

Entre 1950 et 1957, il écrivait des articles pour les journaux et avait monté une revue appelée « Théâtre de France » avec notre ami Gilles Quéant.

Elle était subventionnée par le père de Gilles, Olivier Quéant, qui avait été le directeur et propriétaire d'une revue magnifique, « *Plaisir de France* ». Celle-ci a disparu au moment de la guerre. Olivier écrivait aussi des romans, qui n'étaient pas très bons. C'était un homme



Frédéric de Towarnicki et Heidegger.
Photo prise à Fribourg en 1945 par Alain Resnais.

merveilleux, généreux. Il était assez rigide, mais Il avait de la largeur d'esprit, de l'honnêteté. Il faisait aimer la France et les Français.

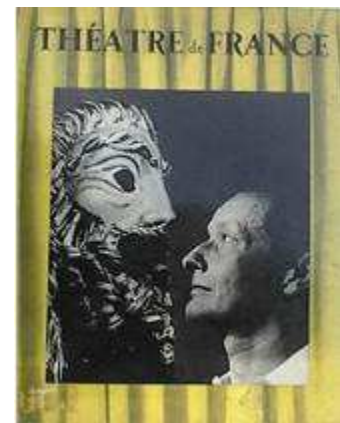
Ensuite, ton père, comme tu le sais, est devenu journaliste, a travaillé comme grand reporter à l'Express et au service de recherche de l'ORTF. Il a également traduit plusieurs ouvrages d'Ernst Jünger en français.

Il a aussi publié de nombreuses biographies, comme celle du philosophe hindouisant Satprem, ou de Jiri Pelikan, qui fut directeur de la radio Tchécoslovaque au moment du printemps de Prague.

Mais il est surtout connu comme un spécialiste de l'œuvre du philosophe allemande Martin Heidegger, qu'il avait rencontré en 1945 et sur lequel il a écrit plusieurs ouvrages de référence.

De 1954 à 1957, ma vie à Paris était dominée par Saint Germain des Prés. Frédéric amenait toujours des gens nouveaux. Il connaissait tout le monde. Il faisait des moissons d'amis. C'était un personnage important dans cette mouvance. Il avait publié ses plaquettes de poésies qui avaient été très appréciées. Max Pol Fouchet disait que c'était le meilleur poète de sa génération en France.

Puis, un jour il a cessé d'écrire de la poésie, car il était caractériel. Il avait demandé à une amie de lui prêter sa machine à écrire. Comme elle était un peu mesquine et qu'elle avait peur qu'il ne la lui rende pas, elle a refusé. Alors Frédéric a fait un blocage psychologique et n'a plus écrit de vers. C'est dommage, car il serait devenu un très grand poète. Il a été malheureux à la fin de sa vie, car, il était devenu aveugle.



La revue « Théâtre de France »

Relations avec ma sœur



Ma tante jeune femme

Quant à Huguette, elle était encore très jeune, très amoureuse de Bernard. Ce qu'il disait, pour elle, c'était parole d'évangile à l'époque.

Il y avait autour d'eux un personnage extraordinaire : c'était madame Weil, la grand-mère de Bernard. C'était une femme de culture, de traditions et d'esprit, qui en plus avait été belle. Elle s'appelait Marie Weill de son nom de jeune fille et s'était mariée avec Paul Weil. Alors elle disait : « *J'ai perdu une aile en me mariant.* » Elle était née vers 1875 et faisait encore de la broderie et de la dentelle. Mais elle était originale à sa façon : plutôt que de broder des Watteau ou des Fragonard, elle brodait des cartons de... Picasso.



Mon oncle Bernard Weil

Vers ta naissance



Ma mère sur le balcon de ma tante, à Paris

Les années 1954-1957 ont été l'une des périodes les plus complexes de ma vie. La période précédente, celle de mon mariage avec Pierre, était affectivement très violente, mais avec des rapports simples. Là, c'était des rapports compliqués, intellectuels, sociaux, mondains. Les amis de Frédéric étaient, des personnages souvent connus ou en passe de l'être, des créateurs.

Mon année 1956 a été difficile car les rapports avec Frédéric étaient gâtés, ce qui m'éloignait de ses amis. Ensuite, je savais que tu allais arriver, alors je me suis sentie mieux. Ton arrivée a tout changé. Cela a été une grande cassure, un mur de Berlin dans ma vie.

La fin de l'année 56 et la première moitié de 57 ont été entièrement consacrées à la préparation de ta naissance. Mais je n'ai pas cessé de travailler un seul jour. A l'époque, j'étais très attachée à mon métier d'avocat, ce qui ensuite m'a passé. J'avais commencé à avoir un cabinet à moi.

J'ai travaillé jusqu'au samedi premier juin, veille de ta naissance. Mais je n'avais en tête que ce qui concernait ta venue. On ne savait pas si ce serait un garçon ou une fille. Mais je voulais que ce soit un garçon et je n'ai pas redouté une seconde, moi qui suis anxieuse, que ce soit une fille. Comme les gens très fauchés, j'achetais ce qu'il y avait plus beau dans les choses secondaires, pour me donner l'impression que tu naissais dans le luxe. Par exemple, je t'avais acheté un lit d'osier ravissant, mais je n'avais pas d'appartement à moi.



Mon grand-père et moi

Toute la famille s'est mobilisée pour ta naissance. A l'époque Linette était installée à Paris, dans un très bel appartement avenue Victor Hugo. Elle et sa sœur Emilie m'ont fait de très beaux cadeaux, avant et après ta naissance. Mémé et Tantine s'y étaient mises aussi et on ne parlait que du bébé. Tantine avait préparé tout un coin de son appartement pour toi. C'était méritoire, car c'était une gamine de 25-26 ans.

Avant ta naissance, Bon papa et le docteur Samama qui te suivait disaient : « *Ce bébé, il faudra le mettre en nourrice.* » Mais ni moi ni Mémé n'en n'avions l'intention. Et quand tu es arrivé, non seulement Bon papa ne voulait plus te mettre en nourrice, mais a conçu pour toi une espère de passion, surtout quand il a appris que tu porterais le nom de Hatem. Et cela lui est resté, il a toujours été comme cela, obnubilé par toi.

L'accouchement sans douleur

Quand je suis rentrée à l'hôpital, il y avait deux couloirs. Sur l'un était marqué « section des sans douleurs » ; sur l'autre, rien n'était marqué. Naturellement, les femmes choisissaient le couloir des « sans-douleurs ». Mais cette histoire de l'accouchement sans douleur était le summum de la désinformation, surtout en URSS.

Il était posé par les obsétriciens « progressistes » que les douleurs des femmes étaient largement le fruit, outre la compression de l'abdomen au moment des contractions, de leur appréhension et du sentiment de culpabilité venu de la culture religieuse judéo-chrétienne : « *tu accoucheras dans la douleur.* »

On avait mis au point une technique respiratoire particulière que les femmes apprenaient pendant leur grossesse. Elle avait pour but de soulever le diaphragme pour augmenter l'espace de l'abdomen et rendre ainsi les contractions moins pénibles.

On appelait cela la « respiration petit chien », parce qu'on haletait pour faire remonter le diaphragme et diminuer ainsi la pression sur l'utérus.



**Dossier sur
l'accouchement sans
douleur**



Mais ça ne marchait pas. Les croyances ancestrales et les données physiologiques se sont malheureusement révélées plus durables que la théorie marxiste. Moi, je n'ai pas souffert car j'ai dormi, mais la plupart des femmes qui suivaient la technique dite « sans douleur » souffraient comme si elles ne l'avaient pas fait. Mais elles n'osaient pas le dire, surtout en URSS, car cela aurait signifié qu'elles étaient de mauvaises militantes et n'avaient pas bien appris. Puis cette méthode a été abandonnée, surtout depuis que l'on fait des péridurales... et que le mur de Berlin est tombé.

Ma mère et moi bébé Quand tu es né, la sage-femme m'a dit : « *J'ai déjà les bras du bébé* ». J'ai demandé : « *Est ce qu'il en a deux ?* » Et elle m'a répondu : « *Oui, il en a deux, c'est un garçon* ». Tu es arrivé, comme une espèce de petite larve recroquevillée dans la main du médecin. Mais tu ne pleurais pas et tu étais un peu violet, et j'ai eu très peur. Alors le médecin t'a donné des tapes et tu a poussé tes premiers cris. Je n'avais pas l'impression d'avoir mis un enfant au monde, mais d'avoir créé le monde.

Texte rédigé par Fabrice Hatem
Sur la base des souvenirs de Renée Hatem

Juillet 2012
../..../images/stories/famille/mamanc3c.pdf

Lexique des surnoms familiaux (rédigé du point de vue de Fabrice Hatem)

Bernard : Mon oncle par alliance Bernard Weil, mari de ma tante Huguette.

Bonne-Maman, Mamie-Nice : Mon arrière grand'mère maternelle, grand-mère maternelle de ma mère

Bon-papa Nice, Bon-Papa, René Dana: mon arrière grand-père maternel, grand-père maternel de ma mère

Bon Papa Paris, Léon, papa : mon grand-père maternel

Mamie la Colle : ma grand-mère paternelle, mère de mon père Frédéric

Mathilde, Tildi, tata Tildi : ma grande tante maternelle, tante maternelle de ma mère

Mémé, Maman, Emilie : ma grand-mère maternelle, mère de ma mère

Sam, Tonton Sam, Samuel : mon arrière-grand oncle maternel, grand-oncle maternel de ma mère

Tantine, Huguette : ma tante maternelle

Tata Maya, Maya : ma grand' tante maternelle, tante maternelle de ma mère

Tata Sarah, Sarah : mon arrière-grand' tante maternelle, grand' tante maternelle de ma mère

Tonton Sauveur : mon grand oncle maternel, oncle de ma mère